

Une journée qui finit bien

Avril 1993. Nous sommes à Val-louise pour faire du ski de randonnée. Après trois jours de neige, le temps s'est remis au beau. Mon frère, un camarade et moi, attirés par le soleil du Queyras, partons pour le Laus, sur la route du col de l'Izoard. Nous n'avons pas consulté le bulletin d'avalanche, nous n'avons ni Arva, ni pelle, ni sonde. Toute cette électronique nous paraît superflue. Le projet est le versant Nord-ouest de Coste Belle (2854 m) et, s'il nous reste du temps, le versant Nord de l'Arpelin (2604 m) qui domine la route du col. Les chutes de neige des jours précédents ont laissé 30 à 40 cm de neige fraîche dans laquelle nous faisons la trace.

Le soleil brille, la température est agréable. Poudreuse et légère dans la forêt, la neige devient plus liée dans le large couloir à l'ombre qui débouche sur la crête. La pente de 35 à 40° s'élève sur 300 m environ. Nous avançons, espacés d'une dizaine de mètres.

Cinquante mètres sous la crête, des fissures apparaissent dans le manteau neigeux. Plus personne ne bouge ! Il faut faire demi-tour, renoncer au sommet. Nous descendons un par un, jusqu'au replat, au pied de la pente.

Cet échec nous a agacés ; pour ne pas perdre la journée, nous suivons le programme prévu : rejoindre le Col Perdu, monter à l'Arpelin par l'arête puis, par la facette Nord et la forêt, descendre jusqu'au Laus. La montée

de l'arête soumise au vent de ces derniers jours est quasiment déneigée. La neige reparait au sommet. Le temps de casser la croûte, de se préparer et, à 12h30, nous sommes opérationnels. Le soleil donne sur la face et la rend plus engageante, la température est assez élevée, en tout cas positive. La pente, concave, est annoncée, dans le topo, à 45° sur 150 m, et se termine par un replat. Elle est couverte de 40 cm neige fraîche, mais localement plus, poudreuse qui devient un peu collante sous l'action du soleil.

Au moment d'entamer la descente, Jean-Marie nous dit : « *ça ne me plaît pas. Je trouve qu'il fait trop chaud. Et tu as vu comme c'était dans Coste Belle...* ».

Mais la pente est bien courte, le ciel bleu, la forêt toute proche ; le soleil brille, on voit la route du col et le refuge Napoléon, bref, ambiance « *far niente* » plutôt que « *face nord* » ! Patrick part et fait les premiers virages. Il s'arrête contre les rochers à droite. Finalement, Jean-Marie suit, s'arrête à côté de lui. À mon tour. Premier virage... deuxième virage... je sens la neige se dérober sous mes skis et, en un dixième de seconde, je vois une cassure s'ouvrir devant moi. J'ai juste le temps de crier « *Attention, ça part !* » et je suis entraîné. Je bascule vers l'amont. Premier réflexe : « *vite ! ôter les skis !* ». J'essaie, mais trop tard car la neige recouvre les rondelles des bâtons, je



Photo : Michel PRESTAT



Le sommet du fond est le grand pic de Rochebrune. Le col bien arrondi qu'on voit en avant est le col Perdu. À gauche, le sommet de l'Arpelin (pratiquement à la verticale du sommet de Rochebrune) qu'on atteint par l'arête qui monte depuis le col. La facette Nord où s'est produite l'avalanche, descend à gauche (on la voit de profil) et est soulignée par une étroite bande d'ombre. À droite du col, dans l'ombre, la crête de Coste Belle qui descend de Rochebrune.

suis paralysé, écartelé, les dragonnes me scient les poignets, je ne peux rien faire, je subis. Je suis emporté, je ne sais plus où je suis. Plus de repère, visage au ras de la neige, tout est mouvant... ça tire sur les bras, sur les jambes... la neige pousse sur les skis. La masse avance lentement, très lentement, si lentement que je me dis : « ça va s'arrêter ». Mais ça ne s'arrête pas, ça continue, je suis roulé, étiré dans tous les sens. La neige entre dans la bouche... je pense alors « cette fois, c'est mon tour... mais ce n'est pas possible, pas moi, ça ne peut pas m'arriver à moi ... ». Je n'ai pas peur, plutôt un grand vide qui s'installe. Puis « je rêve ! C'est un mauvais rêve ! Je vais me réveiller... ».

Tout s'arrête. Je suis toujours là. Un peu comprimé mais ça va, j'arrive même à bouger. Les fixations ont dû sauter. J'ai une main libre, je crache la neige que j'ai dans la bouche, je ne dois pas être bien profond... Je remue un peu et, miracle ! ma main sort de la neige, en tout cas je ne sens plus de résistance. Avec cette main, je dégage mon visage. Je ne suis pas enseveli bien profondément : 20-25 cm. Et j'arrive à me libérer complètement. Autour de moi, tout est bouleversé, chamboulé... Et mes compagnons ? Plus bas, je vois un bâton, un bonnet, s'ils sont là-dessous, qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais dire aux femmes et aux enfants ? Je reste abattu quelques secondes, mais en

tournant la tête, je les aperçois, toujours vers les rochers, pataugeant dans la neige jusqu'à la taille. Un regard vers le haut... toute la face est partie : 300 m de large, 150 m de haut. J'ai fouillé dans la neige, retrouvé mes skis, mon bâton (l'autre était toujours à la main, retenu par la dragonne) mais pas mes lunettes.
Bilan : une paire de lunettes, un sacré coup de chance, une grosse frayeur et une bonne leçon.

“ Cet échec nous a agacé ; pour ne pas perdre la journée, nous suivrons le programme prévu... ”

Plus tard, à froid, nous avons analysé l'incident. Les leçons sont d'ordre général, concernant certains aspects du comportement en montagne, et d'ordre particulier, concernant la neige et les avalanches.

D'ordre général

De longues années de pratique sans incident notable peuvent provoquer un dangereux sentiment d'invulnérabilité. Aussi vieux renard soit-on, la montagne a plus d'un tour dans son sac et on finit toujours par se faire blouser un jour ou l'autre. Il faut donc être toujours attentif pour éviter ce moment-là. En deuxième lieu, je vais reprendre une citation du regretté Jean-Louis Georges parue dans le livre « Ski de Montagne » (Arthaud, 1974) : « *même entre amis, même entre skieurs possédant des capacités équivalente, la direction d'un raid, particulièrement sur le terrain, doit être assurée par une seule personne, incontestée, capable de prendre toute décision allant dans le sens de la sécurité du groupe* ». Personne ne dirigeait notre groupe et personne n'a donc pris l'initiative de renoncer. Nul doute que s'il y avait eu « un chef », nous nous serions comportés différemment.

Enfin, nous n'avions prévenu personne de notre but. Si ça avait vraiment mal tourné, peut-être y serions-nous toujours. <<<

D'ordre particulier

Il faut consulter les bulletins d'avalanche, ce que nous n'avions pas fait. À notre décharge (piètre excuse !), les BRA étaient alors beaucoup moins circonstanciés qu'actuellement.

L'Arva, la pelle et la sonde sont indispensables. Nous avions à cette époque une vingtaine d'années de pratique et il ne nous était jamais rien arrivé.

Quand « on est pris » le phénomène se déroule en quelques fractions de seconde. On a fort peu de temps pour réagir.

Il faut avoir les mains libres pour faire tout ce qu'il faut (ôter les skis, se protéger les voies respiratoires, « nager », etc.) donc ne pas mettre les dragonnes, ne pas mettre non plus les lanières des skis. Nous le savions, mais nous ne l'avions pas fait.

En résumé, nous avons fait tout ce qu'il ne fallait pas faire! et notre capital chance, ce jour-là, a été fortement entamé. ■

François GREMILLARD

Le point de vue d'un expert

François a lui-même tiré quelques leçons, tout à fait justes et pertinentes, de sa mésaventure. Que rajouter ?

Je ne m'étendrai pas sur « l'oubli » de l'ensemble Arva-sonde-pelle : chaque nouveau témoignage de cette rubrique vient confirmer l'importance fondamentale d'en être équipé (et de savoir s'en servir). Il n'est pas non plus nécessaire « d'en rajouter » sur l'absence de prise d'informations nivo-météo avant la sortie. Le type de situation météorologique des jours précédant la randonnée (chutes de neige) aurait pourtant amplement justifié d'y consacrer quelques instants, pour mieux en connaître les principales caractéristiques et conséquences sur la stabilité du manteau neigeux.

Par contre, nous pouvons saluer la décision des trois randonneurs de faire demi-tour 50 m sous le premier sommet. Si près du but, la tentation est en effet souvent forte de vouloir l'atteindre à tout prix, au mépris des avertissements. Mais la formation de fissures dans le manteau neigeux est un des signaux d'alarme les plus forts de son instabilité. Quand, en plus, la pente est raide (ce qui est bien le cas : 35 à 40°), il n'y a en effet pas à hésiter, en espérant que l'avalanche ne se produise ni au moment du demi-tour ni pendant la descente. D'autant plus que la distance qui séparait les trois randonneurs, 10 m, n'était pas très importante compte tenu de la situation. Ils l'ont d'ailleurs augmenté à la descente, en prenant la précaution maximale (descendre un par un), ce qui était une excellente initiative également.

La deuxième partie de la sortie est aussi l'occasion de tirer quelques leçons. En effet, alors que l'un des trois randonneurs ne « sent » pas la pente, et le dit à ces compagnons, tous finissent pas s'y engager. Les réserves de Jean-Marie auraient pourtant été une bonne occasion de réfléchir et de prendre conscience, par exemple, que la pente qui s'offrait à eux avait une exposition, une altitude et une inclinaison similaires à la pente sur laquelle ils avaient précédemment provoqué l'ouverture de fissures, indice probant de l'instabilité du manteau neigeux. Cette constatation aurait donné de la consistance au sentiment de Jean-Marie, et opposé un argument de poids à l'ambiance « bon enfant » du moment, sur laquelle la décision de s'engager dans la pente semble avoir été fondée. Mais l'ambiance, aussi agréable soit-elle, n'a jamais stabilisé un manteau neigeux !

La fin du récit de François nous montre enfin que, dès le déclenchement de l'avalanche, tout va très vite. L'avalanche ne laisse pas le temps de réagir et emporte sa victime immédiatement, d'où l'importance de tout faire pour éviter d'être emporté. Pour François et ses compagnons, tout s'est bien fini ce jour-là. Mais ça n'est malheureusement pas toujours le cas. ■

François Sivardière
Directeur de l'ANENA

1. Rappelons qu'il ne s'agit en aucun cas de juger le comportement des protagonistes de cet incident, mais plus simplement d'en tirer humblement des leçons dans un but de prévention.